



Une Lanterne N°386

Extraits du Livre de Simon Buttica, docteur en théologie, professeur des traditions anciennes chrétiennes : « *Avant le péché originel* » (2022) N° 2

Comment laver la conscience et ôter le sentiment de culpabilité ? Dans l'Antiquité, la réponse donnée par toutes les cultures et sociétés du pourtour méditerranéen, se base sur l'opposition « pur » et « impur ». Les valeurs de « pureté » et de « sainteté » sont associées à la divinité. Du coup, pour avoir accès à ces valeurs ou pour en exclure, tout ce qui leur contrevient est soumis à une batterie de règles dites de purification. On affirme aussi que le contact physique peut propager le « pur » comme l'« impur ». Il y a un risque de « contagion ». De là, tout un ensemble de gestes et de rites d'ablution, que la Bible appelle « code de sainteté ». Le christianisme n'a pas été indifférent à ces notions, et le rite du baptême se porte bien au « lavage » du pécheur, dont Paul a utilisé la symbolique. Mais quelle fut le comportement de l'homme de Nazareth à l'égard des « pécheurs » selon la société juive ? Comment réagit-il face à leur état supposé de souillure et d'impureté ?

Mt 11,9 et Lc 7,34 rapportent le souvenir embarrassant d'un mode de vie « grivois » reproché à Jésus de Nazareth qui remonte au Document « Source », contrastant sur ce point l'ascétisme de J.-Baptiste. Voilà qui révèle ses fréquentations du milieu « des publicains et des pécheurs ». Mais Jésus comme le Baptiste ont pris de la distance face aux rites d'expiation prévus par la Torah. C'est hors du sanctuaire de Jérusalem et sans le concours de rites d'ablutions ou de gestes d'offrande que s'effectue le pardon des péchés : dans le désert pour J.-Baptiste, ou les maisonnettes privées pour Jésus.

Mais si J.-Baptiste a pris le chemin d'un baptême de repentance, - auquel Jésus s'est soumis -, ce dernier va prendre un autre chemin, celui des brebis égarées de la maison d'Israël : il se mêle alors aux taxateurs d'impôts, aux prostituées, aux pécheurs publics, pour leur annoncer la proximité du Règne de Dieu. Aux ravages du péché qui contamine et dont il faut se prémunir, l'homme de Nazareth oppose l'amour de Dieu qui irradie et féconde la vie en nouveauté. Ce n'est plus l'impureté de l'autre qui est contagieuse, c'est la pureté de soi qui le devient. Jésus procède à un complet retournement : le rapport à l'autre n'est plus un potentiel de souillure religieuse, mais le lieu où le croyant doit manifester et apporter sa pureté/sainteté. Mais au nom de quoi ?

C'est là qu'il faut lire le chapitre 15, versets 3 à 32 de Lc avec cette trilogie de paraboles : brebis retrouvée, pièce retrouvée et fils retrouvé. Alors que les détracteurs de Jésus dégradent les exclus de la société en les mettant au rang des pécheurs « perdus », Jésus leur refuse ce statut, car elle engendre une détresse spirituelle et humaine. Loin de les accabler dans un diagnostic de perte, Jésus leur expose un avenir, celui des re-trouvailles. Les tables où l'on accuse Jésus d'aller manger sont en réalité les joyeuses re-trouvailles des marginaux du Judaïsme, des brebis perdues d'Israël. Jésus ne filtre pas l'accès à Dieu : nul geste de contrition ni aveu de culpabilité, pas de confessionnaires ni de purgatoires, sa seule rencontre a valeur de réconciliation, sur la terre comme au ciel.

On constate donc un écart entre la pratique de Jésus et la théorie juive du péché. Le bannissement du pécheur n'est pas levé par un geste d'expiation, fut-il sacrificiel, dans le cadre du culte au Temple, ou baptismal (comme le pensait J.-Baptiste et Jésus avant de se séparer de lui !), mais par une offre gratuite et renouvelée de relation.

L'histoire de Zachée en est une illustration bien connue.

(à suivre)

Homélie 13^e dimanche (le 02/07/2023 à 11h à Lézignan-Corbières)

Ce dimanche, nous lisons la finale du deuxième grand discours que St Matthieu fait donner à Jésus. Il est ici censé s'adresser à ceux qui, dans l'Eglise primitive, exerçaient une responsabilité, un ministère dirions-nous aujourd'hui. Cette composition est propre à Matthieu, qui, plus que les autres évangélistes, a un grand souci de la bonne marche de la communauté chrétienne, de son organisation et de sa mission.

Le rédacteur a minutieusement travaillé son texte : déplaçant des passages de Marc, en rajoutant et même en y greffant des éléments puisés ailleurs. Aucune traduction ne peut rendre la réalité du texte grec qui a été composé en prose rythmée, à partir d'un procédé de la littérature grecque qui consiste à commencer chaque phrase par une même tournure, ici : Qui aime ..., Qui ne prend pas sa croix ..., Qui ... Qui,... etc.

Matthieu n'a pas trouvé mieux pour exprimer la radicalité du choix de tout missionnaire chrétien de son temps. Selon le modèle-même de Jésus, il y a d'abord la nécessité de faire passer avant tout, y compris les siens, le désir d'annoncer la proximité du Royaume de Dieu. Comme ce fut le cas pour Jésus, il y a ensuite l'acceptation de la souffrance, jusqu'au martyre. Mais si dans l'Antiquité, le supplice le plus infamant était la crucifixion, « porter sa croix », mis sur les lèvres de Jésus, signifiait dans le langage de l'Eglise primitive, non pas qu'on envisageait d'être crucifié comme lui, mais que l'on assumait la possibilité du martyre. Car, lorsque notre texte est écrit, les persécutions de la Synagogue contre les chrétiens étaient nombreuses et virulentes.

Ce que Matthieu veut dire, c'est que le disciple doit être le miroir de son maître, comme pour lui, Jésus a été le miroir de Dieu. Le rédacteur reprend alors ici l'institution juive de la « shaliah » où l'envoyé est l'image de son maître. Voilà pourquoi l'évangéliste dit que celui qui accueille un disciple du Christ, accueille le Christ et par là accueille Celui qui l'a envoyé, Dieu lui-même. Dieu est tout entier en Jésus qui, à son tour, est tout entier dans son représentant, missionné pour proclamer son message.

Inutile de masquer la tonalité violente de ce Sermon à l'Eglise. Il convient d'en attribuer la responsabilité à la jeune communauté de Matthieu, ardente et combative, prise dans le feu des conflits qui l'opposent à la Synagogue, mais aussi, à d'autres communautés chrétiennes avec lesquelles il y avait des divergences. Pour Matthieu, il fallait stimuler, brandir des menaces et des promesses, durcir le trait, galvaniser les frères pour tenir bon et garder confiance. L'évangéliste veut des responsables militants.

Il y a quelques décennies, nous avons connu cette méthode dans l'Eglise, où un militantisme structuré, bien mené, organisé, était la méthode en pointe pour évangéliser. Cela a tellement bien marché que, dans les années « 50 », on a construit de nouvelles églises ! ... Mais peut-être que la spiritualité y a été mise de côté, c'était plutôt un militantisme à la façon de « Marthe », oubliant aussi la part de « Marie ». Du coup, au bout d'un certain temps, les églises ont commencé à se vider. Alors est apparu, selon le mouvement d'un balancier, un nouveau courant plus « spirituel » : le Renouveau, qui a vite été récupéré par l'Institution, mais d'où sont nées de nouvelles formes de communautés, pour palier au manque de structure intérieure des nouvelles générations.

Aujourd'hui, nous assistons à une montée en puissance des « évangéliques » qui progressent partout dans le monde, jouant la carte des « guérisons », d'un retour à la morale traditionnelle liée au retour du Messie, communautés pour ceux qui ont besoin d'avoir des rails pour avancer (mais rapportent gros à certains !). Chaque époque a eu ses méthodes qui évoluent en fonction de la société. Car il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de méthodes clefs (sauf dans la tête de ceux qui les « inventent »). Elles passent avec le temps, parce que l'être humain vit dans un monde sans cesse en évolution ? Alors, que reste-t-il comme socle solide au croyant ? Accueillir l'humain d'aujourd'hui pour lui donner à boire un verre d'eau, c'est-à-dire à l'aimer, dans sa différence, à servir les plus petits parce qu'ils sont, comme nous, des enfants de Dieu !